

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

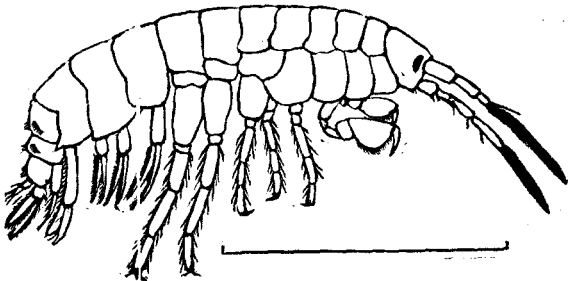
1859

Naturaliste Canadien

Bulletin de recherches, observations et découvertes se rapportant
à l'Histoire Naturelle du Canada.

TOME HUITIÈME.

L'ABBÉ L. PROVANCHER, Rédacteur-Propriétaire.



QUÉBEC:

C. DARVEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

1876.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. VIII. CapRouge, Q., JANVIER, 1875. No. 1.

Redacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

A NOS LECTEURS.

Avec le présent numéro, le *Naturaliste* commence sa huitième année d'existence; et si Dieu nous conserve force et santé, nous avons tout lieu de croire que nous lui ferons parcourir sans peine le cercle de cette nouvelle année.

Sept ans d'existence, c'est déjà une durée respectable pour une publication dévouée à une spécialité, surtout en ce pays, où l'on voit tant d'étoiles filantes dans les productions littéraires.

Si nous portons nos regards en arrière, nous pouvons constater que la somme de renseignements que nous avons livrés au public, que les nombreuses observations que nous avons enregistrées dans nos pages, que les recherches qu'ont provoquées parfois nos avancés, n'ont pas été sans effet pour le progrès de la cause que nous avocassons. Ceux qui nous lisent habituellement se sont, souvent sans s'en apercevoir, rendu familiers une foule de termes qu'ils ignoraient auparavant, se sont mis au fait des voies par lesquelles procède la nature dans les conditions de vie d'une foule d'êtres qui la composent; nos écrivains, nos littérateurs surtout, sont devenus plus circonspects dans l'emploi de leurs termes, lorsqu'il leur a fallu compter avec la nature dans leur exposés et descriptions; ils y regardent à deux fois à présent pour ne pas faire usage d'expressions

incomprises, qui leur en imposent que par leur sonorité ; pour tout dire en un mot, on comprend maintenant que la connaissance des êtres de la nature est une science qui a son mérite, et le fat superficiel réussirait difficilement aujourd'hui à livrer au ridicule, devant des gens instruits, le collectionneur de plantes ou le chasseur de mouches. C'est là certainement un grand pas de fait ; mais il reste encore beaucoup plus à faire. L'observateur de la nature est sans doute flatté lorsqu'il voit qu'on applaudit à ses succès, mais il serait bien davantage satisfait, si ceux qui prennent plaisir à le voir à l'œuvre, se décidaient à y apporter eux-mêmes leur concours. Or voilà ce qui nous manque encore, des observateurs assidus, des collaborateurs, des étudiants pratiques.

Lorsqu'à la fin de l'année nous jetons de nouveau les yeux sur l'ensemble des pages qui composent notre volume, et que nous n'y voyons encore qu'une ou deux signatures étrangères, et encore que comme accidentelles presque, nous nous effrayons de notre isolement, et nous nous laisserions peut-être gagner par le découragement, n'étaient les chaleureux encouragements d'amateurs jeunes et promettant pour l'avenir, et les honorables approbations que nous recevons parfois de personnes en état d'apprécier notre œuvre.

D'un autre côté, si nous voulons peser tous les obstacles que les amateurs d'histoire naturelle rencontrent dans son étude, il n'y a pas trop à s'étonner d'en trouver encore le nombre si restreint. Le manque absolu d'ouvrages appropriés à cette étude dans nos librairies et bibliothèques, la difficulté de se les procurer, le peu de ressources dans la plupart des cas pour se pourvoir des livres et ustensiles indispensables pour cette étude, l'absence de collections pour faciliter l'identification des sujets, sont autant de causes qui viennent à tout instant, paralyser les plus vives aspirations et arrêter les plus courageux dévouements. Nous connaissons plusieurs jeunes talents, enthousiastes passionnés de l'étude de la nature, qui n'attendent qu'après les moyens de pouvoir se livrer à cette étude. Sans guide pour les diriger, sans livres pour les renseigner, sans res-

sources même pour se procurer le matériel nécessaire pour de telles études, ils se voient, malgré eux, forcés d'y renoncer. Tel se livrerait à l'entomologie, mais livres, épingles, liège, cases, etc., tout lui manque; on ne peut pas même s'en procurer en ce pays, il faut en faire des commandes spéciales de l'Europe. Tel autre, grand amateur de la chasse, se sentirait du goût pour l'ornithologie; mais où prendre les ouvrages nécessaires, ou trouver des collections pour la confrontation des sujets?

En 1870, quelques amis s'étant joints à nous, nous avons jeté les bases d'une Société d'histoire naturelle dans la capitale de notre Province. Peu nombreux à la vérité, et jouissant de peu de ressources, mais pleins d'ardeur pour l'étude des productions naturelles de notre pays, tous prenaient intérêt à nos réunions de chaque mois, et à chaque séance notre noyau de collection pour la formation d'un musée s'augmentait de quelque pièce. Nous pétitionnâmes la législature en 1871 dans l'espoir d'en obtenir une aide quelconque, mais notre demande ne fut pas écoutée. Nouvelle application fut renouvelée en 1872 et 1873, et toujours la même réponse de la part du gouvernement : la chose est impossible.

Diverses circonstances ayant forcé plusieurs de nos co-associés à laisser Québec, nous nous vîmes incapables de tenir nos réunions régulières; le refus constant du gouvernement à nous aider, lorsqu'il soudoyait si libéralement la Société anglaise de même nom à Montréal, en découragea aussi quelques uns à résister plus longtemps à ces épreuves multipliées.

Cependant, dans le cours de l'été dernier, à la demande de plusieurs jeunes talents qui nous offraient leur adhésion, nous reprîmes nos réunions, et recrutâmes plusieurs nouveaux membres, si bien que notre catalogue pouvait dès lors en énumérer 27.

Nous crûmes donc devoir nous adresser de nouveau au gouvernement, avec plus d'espoir que jamais d'être écoutés; nous voyions à sa tête un homme de science et bien intentionné, et comptions de plus parmi ses collègues

deux citoyens de notre ville. Nous disions, dans notre requête à la législature: "Si les ressources de la Province ne vous permettent pas actuellement de nous faire une allocation égale à celle de la Société anglaise de Montréal de même nom, du moins que nous soyons appelés à partager avec elle son octroi ordinaire". Mais nous parlions à des sourds; les anglais de Montréal reçurent encore leurs \$750, et les Canadiens français de Québec durent se contenter encore de.... zéro! (1).

Est-il donc écrit, comme l'avancait un journal de cette ville encore la semaine dernière, à propos du chemin de fer du Nord, que Québec doit toujours rester en arrière, et que dès qu'il s'agit de le favoriser, la justice n'est plus de mise? Véritablement, à certains égards, on serait tenté de le penser. Ce ne sont certainement pas les aptitudes qui manquent à notre race, pour primer dans les sciences — sous le rapport de l'intelligence et du génie, les Canadiens français ne le cèdent certainement à aucune autre race — mais ce qui nous manque, ce sont les moyens matériels de poursuivre les études. Depuis plus de 20 ans la Société anglaise d'histoire naturelle de Montréal reçoit annuellement \$750 de la caisse publique, qu'on nous fasse la même allocation, et certainement après un semblable laps de temps, nous pourrions montrer autant que ce que cette Société exhibe aujourd'hui. Pour étudier l'histoire naturelle il faut des auteurs spéciaux, et ces auteurs ne se trouvent pas même dans nos grandes bibliothèques; il faut encore pour les collections, des cartons, des cases, des épingles, du liège etc., et tous ces objets ne se trouvent pas même en vente ici, il faut les importer d'Europe.

Notre marche pour l'avenir est toute tracée par celle que nous avons suivie jusqu'ici. Nous continuerons l'étude de notre faune, après les poissons, viendront les insectes, que nous avons déjà attaqués de diverses parts; puis nous ferons par-ci, par-là, comme précédemment, des reconnaissances dans les autres départements suivant que l'occasion s'en présentera.

(1) On nous a informé depuis que notre demande avait été rejetée, par ce que nous n'avions pas fait de rapport officiel de nos opérations.

FAUNE CANADIENNE.

LES POISSONS.

(Continué de la page 363 du vol. VII).

MALACOPTÉRYGIENS.

Fam. IV. ESOCIDES. *Esocidæ*.

Corps allongé. Une seule dorsale opposée à l'anale. Dents longues et aiguës. Canal intestinal sans cœcum. Branchiostéges variant de trois à 18. Bouche fort large.

Poissons de bonne taille, recherchés pour la table, vivant la plupart dans les eaux douces.

Deux genres dans notre faune.

Mâchoires de longueur moyenne ; dos nu en arrière de la dorsale..... 1. **Esox**.

Mâchoires très allongées ; une série de petites nageoires en arrière de la dorsale et de l'anale. 2. **Scomberesox**.

1. Gen. **Brochet**. *Esox*, Cuvier.

Tête large, déprimée, oblongue, à museau arrondi. Les intermaxillaires petits et portant deux bandes de petites dents pointues au milieu de la mâchoire supérieure. Les maxillaires formant les côtés dépourvus de dents. Le vomer, la langue, les os palatins, les pharyngiens et les arcs branchiaux sont tous hérissés de dents en cardes. Côtés de la mâchoire inférieure avec un rang unique de dents longues et pointues.

L'armature de la bouche des Brochets annonce de suite que ce sont des carnassiers. Ils sont tellement voraces, que souvent ils avalent d'autres poissons ne leur en cédant qu'assez peu en taille, Nous avons vu plusieurs ois des Brochets pris à la seine, par conséquent sans au-

cune blessure, se mettre en frais d'avaloir de petits poissons avec lesquels ils venaient en contact, après avoir été déposés sur le rivage.

Tous nos Brochets peuvent se réduire aux deux espèces qui suivent, pensons-nous, bien que certains auteurs aient cru pouvoir élever certaines variétés aux rang d'espèces.

D. à 18 rayons; joues écailleuses; verdâtre avec taches brunes; taille de 15 à 30 pouces. 1. *reticulatus*.

D. à 21 rayons ou plus; joues non entièrement écailleuses; taille de 24 à 50 pouces. 2. *estor*.

1. Brochet réticulé. *Esox reticulatus*, Lesueur; *E. lucius*, Mitch., *E. fasciatus*, Dekay.—Angl. *Pike*; *Pickertl*.—Long 1 à 2 pieds. Verdâtre en dessus; côté d'un jaune argenté marqué de lignes brunes longitudinales formant par leur réunion des réticulations incomplètes. Dessous blanc, gorge blanc jaunâtre. Une bande noire passe perpendiculairement en arrière des yeux aux opercules. La dorsale est d'un verdâtre brun, et les autres nageoires blanc-jaunâtre.

Corps aplati sur le dos. Écailles très petites. La dorsale qui est presque quadrangulaire, est fort reculée en arrière; ses rayons 4 et 5 les plus hauts. La caudale est fourchue.

Formule ptérygiale: D. 18; P. 13; V. 9; A. 17; C. 19.

Ce tyran de nos eaux douces se rencontre dans tous nos grands lacs et nos rivières. Dans les grands lacs, comme l'Ontario, le Champlain, il atteint quelquefois le poids de quarante livres.

Le Brochet se trouve aussi en Europe, et là comme ici, sa chair est fort estimée et sa pêche des plus amusantes. C'est à la ligne qu'on le pêche ordinairement, à l'automne et au printemps; en hiver on le prend souvent au dard en perçant des trous dans la glace.

Le Brochet fraye au printemps, et après cet acte important, il devient tellement amaigri, qu'on ne l'emploie plus comme aliment. Autant il est agile et vorace dans les autres saisons de l'année, autant il est lourd et tempérant en été. On le voit souvent alors endormi, flotter à la surface de l'eau, comme s'il était mort. Les chasseurs s'amuse souvent à le tirer au fusil durant cette somnolence

La Providence, dont la sagesse infinie veille ici bas sur tous les êtres, a donné de telles habitudes au Brochet, probablement dans un but de protection pour les autres habitants de nos eaux douces. S'il eût gardé son appétit et son agilité durant tout l'été, la plupart de nos autres poissons qui sont encore faibles alors, n'auraient pu échapper aux armes de sa bouche et à la voracité de son estomac ; mais dormant ou engourdi, vous voyez en Juillet et en Août une foule de petits poissons, encore dans l'enfance, se jouer autour de lui sans rien redouter, et celui-ci ne semblant pas même les remarquer.

La voracité du Brochet est telle qu'il avale presque indistinctement tout ce qu'il peut attraper, grenouilles, meuniers, perches etc., et même les plus faibles de ses semblables. Il recherche davantage les fonds vaseux et garnis d'herbes ; sans doute pour se mettre en embuscade sous le couvert de ces dernières. Un pêcheur nous racontait que pêchant un jour de la perche dans un endroit où la limpidité de l'eau lui permettait de voir les poissons autour de sa ligne, il garnit son hameçon d'un petit meunier et lança sa ligne dans une touffe d'herbes sous-marine, où il avait vu rôder plus d'une perche. L'une d'elles, sans se faire attendre, vient aussitôt avaler l'appas. Il prenait plaisir à la voir s'ébattre au bout de sa ligne et multipliant ses bonds pour rompre la petite ficelle, lorsqu'un Brochet, probablement en embuscade dans le voisinage, surgit tout à coup, et ne fait qu'une seule bouchée du tout. Avec bien des précautions pour ménager sa ligne, il amène enfin le vorace animal sur le rivage. La perche pesait une livre et demie, et le Brochet quinze livres

Le sommeil du Brochet à la surface de l'eau a permis plusieurs fois de le saisir même avec les mains. Étant enfant, nous nous baignions un jour, avec d'autres compagnons de notre âge, dans la rivière Bécancour, dans un endroit où il n'y avait guère plus de 3 à 4 pieds d'eau. Tout à coup nous rencontrons un poisson de deux pieds environ de longueur flottant à la surface de l'eau. Jugeant par sa couleur livide que nous avions affaire à un poisson déjà mort et en état de décomposition, nous appelons nos com-

pagnons pour les rendre témoins de notre habilité à prendre les poissons avec les mains. Nous saisissons le mort, comme nous le jugions, et voulant nous assurer jusqu'à quel point la décomposition en était rendue, nous nous efforçons de lui enfoncer les pouces dans les côtés. Le dormeur éveillé par la douleur commence alors à s'agiter entre nos mains, en jouant de la tête et de la queue, et malgré toute notre résistance et l'empressement de nos compagnons à nous prêter secours, il glisse entre nos mains et tombe à l'eau. En vain nous faisons cercle autour de lui et nous nous efforçons de lui couper toute retraite, il coule plusieurs fois entre nos mains et nos jambes, puis recouvrant toute son agilité, il est bientôt à l'abri de nos poursuites.

C'est dans le haut Mississipi que se rencontrent probablement les plus fortes tailles parmi les Brochets. Il n'est pas rare d'en prendre là qui dépassent 40 livres en poids. Le lac Champlain en renferme aussi de belle taille et en grande abondance.

Le Brochet est pour les autres habitants des eaux douces ce que l'hyène et le tigre sont pour les mammifères, les vautours et les aigles pour les oiseaux, et les araignées pour les insectes.

2. Le Brochet Maskinongé. *Esox estor*, Gill.—Vulg. *Maskinongé* ; Angl. *Muskalonge* ; *Muskellunge*.—Long. de 2 à 4 pieds. Très rapproché du précédent, mais en différant surtout par une plus forte taille, et de nombreuses taches jaunes, rondes, qu'il porte sur les flancs. Sa bouche est semblablement munie de dents redoutables.

Le Maskinongé se rencontre dans tous nos grands lacs et nos rivières. Les lacs intérieurs du Labrador en recèlent aussi, puisqu'il arrive souvent qu'on en prend dans les seines à saumons à l'embouchure des rivières de cette contrée. Le Maskinongé a les mêmes habitudes de voracité que le brochet. Sa chair est aussi fort estimée. Sa taille varie entre 2 et 4½ pieds, il n'est pas rare d'en rencontrer même qui pèsent au delà de 50 livres. Nous en avons vu un, pris à Bécancour, que portaient deux hommes au moyen d'une perche qu'ils lui avaient passée dans les ouïes et qu'ils appuyaient sur leurs épaules, et la queue du poisson traînait encore à terre.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire connaître les habitudes de ce beau poisson, le roi des habitants de nos eaux douces par la taille, qu'en traduisant le récit suivant d'une partie de pêche par un pêcheur émérite, Mr. Lanman.

“ La scène de sport la plus émouvante dont j'aye jamais été témoin, tant sur le St. Laurent qu'ailleurs, fut dans la capture d'un Maskinongé. Ce fut une bataille régulière, semblable à celles dont jouissent seuls les pêcheurs de saumon lorsqu'ils accrochent des pièces de 20 livres. Je pris avec un ami un petit esquif, avec une ligne traînante, dans l'intention de faire un tour sur l'eau, et me dirigeai vers un endroit de prédilection des Mille-Isles. Je tenais la ligne portant une cuillère à son extrémité, pendant que mon compagnon jouait de la rame. Nous nous dirigeâmes dans des places écartées, où l'on pouvait voir des herbes sous l'eau, et nous pûmes bientôt nous réjouir de la prise de plusieurs beaux brochets pesant de 6 à 15 livres, que nous parvîmes à maîtriser aisément, à l'exception des plus gros qui nous causèrent quelque trouble.

“ Nous pensâmes alors que nous ferions peut-être bien d'essayer des eaux plus profondes, dans l'espérance de tenter quelques poissons encore plus gros. Une petite brise à travers des groupes de petites îles nous poussa dans le chenal même du fleuve, j'engageai alors mon compagnon à accélérer la course de l'esquif, persuadé que la curiosité d'aucun poisson ne serait satisfaite sans venir goûter à ma cuillère dorée. Nous parcourûmes un demi mille, lorsque nous vîmes le courant se partager subitement autour d'une île présentant des bords escarpés, par suite sans doute de l'érosion produite par le courant. De grands arbres forestiers s'étendaient jusqu'au bord même de l'eau sur laquelle ils penchaient en la couvrant d'une ombre épaisse. Cet endroit me parut être un lieu fort agréable pour les poissons solitaires, et en conséquence nous dirigeâmes notre course autour de l'île.

“ Nous venions à peine d'entrer dans l'ombre épaisse dont je viens de parler, lorsque je sentis une violente secousse

à ma ligne, si bien que je crus qu'elle avait rencontré quelque pièce de bois flottante ou quelque arbre renversé. Mon compagnon rama aussitôt en arrière pour décrocher ma ligne, lorsqu'un autre coup violent vint me convaincre que je n'avais pas affaire à quelque pièce de bois, mais bien à quelque être vivant et de fort poids. Ma ligne était alors entièrement déroulée, 150 pieds ; il ne restait d'autre alternative pour donner de la ligne d'avantage au poisson, que de ramer dans sa direction. C'est ce que nous fîmes pendant quelques minutes ; je commençai alors à retirer de la ligne, une cinquantaine de pieds ou davantage, lorsque je sentis de nouveau mon poisson. Il n'eut pas plus tôt senti le frein, qu'il se lança en avant avec une vélocité à peine concevable, bandant aussitôt ma ligne et entraînant notre esquif dans le chenal, le derrière devant.

“ Nous reconnûmes bientôt qu'il s'était mis à remonter le courant, et comme l'eau était profonde, il n'y avait aucun danger de rencontrer des herbes ou quelques rochers à fleur d'eau. Nous nous laissâmes en conséquence remorquer ainsi environ cinq minutes, lorsqu'il s'arrêta. Ramant alors en arrière et retirant de la ligne, nous la déposâmes avec précaution sur le bord de l'esquif, jusqu'à ce que nous eûmes approché notre poisson à environ 20 pieds. Je lui donnai alors un nouveau coup de ligne, qui eut sans doute pour effet de lui tourner la tête, car il partit aussitôt dans une direction opposée, en descendant le courant.

“ Nous poussâmes notre esquif dans la même direction, aussi vite que possible, afin de lui laisser faire une bonne course, avant de donner un nouveau coup ; mais il eut bientôt dévidé toute la ligne, et se mit de nouveau à nous remorquer encore plus vite que la première fois. Ça ne dura cependant pas longtemps, et je commençai aussitôt à retirer de la ligne pour diminuer la distance. Il prit une nouvelle course, et j'essayai alors à retenir ma ligne tout en ramant de son côté. Notre victime se montra aussitôt à la surface de l'eau, le ventre en haut, apparemment épuisée, lorsque nous reconnûmes que nous avions affaire à un Maskinongé de 5 à 8 pieds de longueur environ. Nous l'avions à peine amené près de l'esquif, qu'il donna

un coup de queue, et s'élança presque d'un bond au bout de la ligne, nous remorquant encore une fois. Mais sa course fut courte, et il était visible qu'il commençait à être fatigué de ce manège. La ligne se détendit de nouveau, et nous poussâmes l'esquif à l'endroit où nous le voyions flottant sur le dos.

Il paraissait si bien mort, que je pensai qu'on pouvait le tirer dans l'esquif, en conséquence je tirai ma gaffe et l'accrochai au dessous de la mâchoire, pendant que mon compagnon passait une rame en dessous. De cette façon, nous parvîmes à le hisser sur le bord de l'esquif, et de là il glissa au fond.

“ Je lui mis alors le pied sur le derrière de la tête, dans le but de retirer ma gaffe qui lui avait traversé la mâchoire supérieure. Je n'eus pas plutôt tenté d'en agir ainsi, qu'il se mit à se débattre en nous forçant de nous reculer pour éviter ses redoutables mâchoires. Sa force semblait redoubler à chaque instant, lorsque mon compagnon saisit une rame pour en finir en l'assommant, pendant que je tirais mon couteau pour le darder. Le premier coup de rame n'eut pour effet que de raviver notre poisson, lequel, faisant une nouvelle et plus haute culbute, se lança par dessus le bord, de quelques pouces seulement au dessus de l'eau, et plongea profondément à nos côtés. Nous étions à peine revenus de notre surprise, que je trouvai ma ligne déroulée de toute sa longueur, sauf quelques nœuds et quelques entortillements qui s'étaient formés dans la lutte que nous avions soutenue contre lui. Nous nous décidâmes alors de ne pas nous amuser plus longtemps avec lui dans notre esquif, mais de gagner le rivage et de l'atterrir.

“ Une petite île peu éloignée de nous, nous parut une place convenable ; et de suite, sans plus de cérémonies, nous remorquâmes notre poisson vers ce point. Je sautai à l'eau à environ 10 pieds du rivage, et me mis à tirer ma victime qui flottait alors comme un billot sur l'eau, pendant que mon compagnon se tenait prêt à frapper avec une rame pour rendre la capture plus certaine cette fois. De cette façon, nous le trainâmes à sec, juste une heure et un quart après sa prise.

“ Ce Maskinongé pesait 49 livres, et il avait dans l'estomac un brochet de 3 livres, une carpe en partie décomposée de 4 livres, et une perche d'une livre et demie, qui paraissait avoir été avalée tout récemment ; et avec tout cela, sa glotonnerie n'était pas encore satisfaite, puisqu'il a perdu la vie pour avoir voulu se saisir d'un appas brillant. Toute personne qui a déjà pris un brochet de 10 livres peut se faire une idée de la force d'un de cinq fois ce poids.”

2. Gen. Scombrésoce. *Scomberesox*, Cuvier.

Tête et corps longuement allongés ; mâchoires droites, étroites, pointues, armées de nombreuses petites dents. Dents du pharynx en pavé. Ecailles peu apparentes, excepté un rang de celles des côtés qui simulent une espèce de carène. Dorsale suivie de petites nageoires surnuméraires qui se continuent jusqu'à la caudale, comme dans le maquereau.

Une seule espèce.

Le Scombrésoce de Storer. *Scomberesox Storeri*, Dekay ; *Sc. equirostrum*, Les.—Vulg. *Brochet de mer* ; Angl. *Bill-fish* ; *Mac-kerel garrick* ; *Skipper*.—Long. 10 à 12 pouces. Brun olive sur le dos ; côtés jaunâtres. Les pectorales portent une tache brun-verdâtre foncé à leur base. Mâchoire inférieure dépassant la supérieure. Dorsale en arrière de la moitié du corps, laquelle est suivie de 5 à 6 petites nageoires, atteignant la queue. Ventrals juste au milieu du corps. Anale vis-à-vis la dorsale et suivie comme elle de 5 à 6 petites nageoires surnuméraires. Caudale profondément fourchue, le lobe inférieur un peu plus long que le supérieur.

Formule ptérygiale : D. 16 ; P. 14 ; V. 6 ; A. 12 ; C. 20.

Ce joli poisson, qui est fort commun sur les côtes des Etats du Nord, se rencontre aussi parfois dans le Golfe. On en trouve assez souvent de morts sur les rivages du Labrador au temps où le maquereau abonde. On le regarde en certains endroits comme sans valeur, tandis qu'ailleurs on estime fort sa chair.

Ses mâchoires étroites et allongées donnent à son museau toute l'apparence d'un bec d'oiseau.

(A continuer).

PETITE FAUNE ENTOMOLOGIQUE DU CANADA.

Les ORTHOPTÈRES, *Orthoptera*.

Les Orthoptères forment le second ordre de la classe des insectes.

C'est à DeGeer que nous devons la création de cet Ordre, qu'il appela Dermaptères. Olivier leur substitua le nom d'Orthoptères qui a prévalu depuis. Ce nom vient de deux mots Grecs, *orthos*, droit, et *pteron*, aile; par ce qu'en effet les ailes membraneuses de ces insectes se plient seulement dans le sens de leur longueur dans le repos, sans se replier ensuite en travers, comme la chose a lieu chez les Coléoptères.

Les Orthoptères, qu'on a confondus d'abord avec les Coléoptères, ont comme ceux-ci des ailes proprement dites et des élytres. Ces élytres, que quelques auteurs appellent aussi *tegmina*, sont moins dures que celles des Coléoptères; elles sont cependant comme elles impropres au vol, et ne servent qu'à protéger les ailes membraneuses qui sont au-dessous. Elles sont presque toujours chargées de nervures nombreuses, et se joignent rarement à leur suture par une ligne droite. Elles sont en certains genres rudimentaires et insuffisantes pour couvrir les ailes membraneuses; il arrive souvent alors que le bord externe de celles-ci prend la consistance et souvent aussi la couleur des élytres, c'est sous ce bord semi-membraneux que vient alors se plier le reste de l'aile.

La bouche des Orthoptères offre un labre souvent arrondi, mobile de haut en bas, recouvrant plus ou moins des mandibules cornées, très fortes. Deux mâchoires terminées par un lobe corné, dentelé, recouvert par une galète (*galea*), une languette bifide ou quadrifide, quatre

palpes, les maxillaires de 5 articles et les labiaux de trois, complètent la bouche de ces insectes.

La tête est grosse, et généralement dans une position verticale. Des yeux à facettes plus ou moins saillants sont la plupart du temps accompagnés d'un ou de plusieurs ocelles. Les antennes sont filiformes et souvent très longues, composées d'un grand nombre d'articles.

Le prothorax, comme dans les Coléoptères, est très-développé et mobile.

Le sternum est dans chaque partie très large et aplati; dans certains genres cependant le prosternum porte une épine ou pointe médiane.

Le pronotum est quelquefois prolongé en arrière de manière à couvrir tout le corps; les élytres alors ne sont que rudimentaires.

Les pattes antérieures sont quelquefois ravisseuses, et les postérieures souvent très développées et propres au saut.

Les Orthoptères ne subissent que des métamorphoses incomplètes, c'est-à-dire qu'au sortir de l'œuf ils ont la même forme, sauf les ailes et la taille, qu'ils auront à l'état parfait. Les nymphes ne se distinguent des larves proprement dites que par des moignons tenant lieu d'ailes et d'élytres. Beaucoup d'Orthoptères cependant sont toujours privés des unes et des autres.

Les femelles, la plupart du temps, sont pourvues d'une tarière ou oviscapte formée de deux lames, servant à déposer leurs œufs, qui sont recouverts souvent d'une enveloppe commune, comme dans les Blattes.

Tous les Orthoptères connus sont terrestres, même dans leurs deux premiers états. Quelques uns sont carnivores ou omnivores, mais en général ils se nourrissent de plantes vivantes, et les moissons ont souvent à souffrir de leurs déprédations.

Les Orthoptères, comme tous les autres ordres de cette classe, nous offrent leur contingent d'êtres utiles et nuisibles; cependant l'ordre, pour notre climat, se réduit pres

que exclusivement à ces derniers. Les Sauterelles ou Criquets offrent en Orient un aliment qui devient la providence du peuple dans bien des années; c'est une ressource dont nous n'avons encore jamais usé, et qui probablement, eu égard aux espèces de nos climats, ne pourrait être utilisée ici. Quant à ce qui est de leurs déprédations, nous avons assez souvent eu à en souffrir pour pouvoir les connaître. Les Blattes ravagent nos provisions de bouche, les Grillons nous ahurissent de leur chant et rongent souvent aussi nos habits, les Criquets détruisent nos moissons, etc., etc.

Les Orthoptères nous offrent les plus fortes tailles de la Classe entière. Certains Phasmides, dans les climats chauds, présentent une longueur de 9 à 10 pouces; et même dans les climats tempérés, certains Criquets présentent un volume que ne peut atteindre aucun Coléoptère. C'est aussi l'ordre qui offre les formes les plus bizarres, qui causent le plus d'étonnement aux personnes peu habituées à observer les insectes, surtout lorsque ces formes offrent une ressemblance frappante avec des feuilles d'arbres, des rameaux, des tiges, dont elles représentent les nervures, les épines, l'écorce, etc., de là ces noms de spectres, de fantômes, de feuilles ambulantes, etc., donnés à plusieurs d'entre elles.

Les Orthoptères offrent l'ordre le moins nombreux en espèces, et cependant c'est celui qui a été le moins étudié. La cause en est sans doute aux soins qu'exige la préparation des spécimens, et à la difficulté de les conserver dans les collections et dans les transports. Les pattes, les ailes, les antennes occupent souvent beaucoup d'espace et sont très fragiles une fois desséchées. Ajoutons que la consistance assez molle de ces insectes, même une fois desséchés, offre une proie toujours appétissante aux petits ravageurs habituels des collections.

On évalue à 6,500 le nombre d'espèces d'Orthoptères connues jusqu'à ce jour. De ce nombre, l'Amérique du Nord n'en réclame guère plus de 118, et celles particulières à notre Province n'atteignent pas la quarantaine.

CLASSIFICATION DES ORTHOPTÈRES.

Un simple coup d'œil sur les insectes de cet ordre suffit pour nous les faire partager de suite en deux sections bien distinctes.

Les uns nous montrent des pattes d'à peu près égale grandeur, propres à la marche ordinaire; ce sont les Coureurs, *Cursoria*. Les autres au contraire nous offrent des pattes postérieures doublant en longueur les autres paires, avec des cuisses très fortes, disposées pour le saut, ce sont les Sauteurs, *Sallatoria*.

Chacune de ces sections se partage ensuite en familles plus ou moins nombreuses en genres et en espèces. La première section en contient 4, et la seconde 3, toutes à l'exception des mantides, ayant des représentants dans notre faune. On peut distinguer les unes des autres par la clef suivante.

CLEF POUR LA DISTINCTION DES FAMILLES.

N. B. Si la réponse à la proposition émise suivant le chiffre d'ordre est affirmative, passez au numéro suivant, jusqu'à ce que vous rencontriez un nom de famille; mais si cette réponse est négative, il faut passer au numéro indiqué dans la parenthèse à gauche pour continuer le même procédé.

- 1(6) Jambes postérieures non très longues;
cuisses non très renflées; pattes propres
à la courses,

COUREURS.

- 2(3) Tarses de 3 articles; abdomen terminé
par une pince..... 1. FORFICULAIRES.
3(2) Tarses de cinq article;
4(5) Tête cachée sous le prothorax..... 2. BLATTAIRES.
5(4) Tête découverte;..... 3. PHASMIDES.
6(1) Jambes postérieure très longues, cuisses
renflées; pattes propres au saut,

SAUTEURS.

- 7(3) Elytres à rebords embrassant l'abdomen
sur les côtés..... 4. GRYLLONIENS.

- 8(7) Elytres en toit aigu ou écrasé, sans rebords
embrassant l'abdomen ;
- 9(10) Antennes longues, sétacées..... 5. LOCUSTAIRES.
- 10(9) Antennes courtes, filiformes..... 6. ACRIDITÉS.

Fam. I. **FORFICULAIRES.** *Forficulariæ.*

Tête découverte, triangulaire ou sub-orbulaire.

Antennes filiformes ou sétacées, insérées devant les yeux, plus ou moins longues.

Point d'ocelles.

Bouche à labre entier; mandibules bidentées à leur extrémité; mâchoires terminées par une pièce cornée, recouverte d'une galète subcylindrique, grêle et arquée; lèvre presque membraneuse, fourchue.

Menton coriace, presque carré.

Palpes filiformes, les maxillaires de 5 articles, les labiaux de 3.

Prothorax plan, souvent rebordé latéralement.

Elytres presque crustacées, sans réticulations, horizontales, toujours plus courtes que l'abdomen, tronquées à leur extrémité et se joignant par une suture droite.

Ailes très amples lorsqu'elles sont développées, demi coriaces à la base, membraneuses à l'extrémité. C'est sous la partie coriace, qui d'ordinaire dépasse les élytres, que la partie membraneuse plissée en éventail, vient se replier en travers dans le repos, contrairement à ce qui a lieu dans toutes les autres familles de l'ordre.

Abdomen allongé, de 7 segments dans les ♀ et de 9 dans les ♂, terminé dans les deux sexes par une pince formée de deux branches.

Pattes moyennes; jambes ordinairement mutiques.

Tarses de 3 articles.

Cette famille diffère essentiellement de toutes les autres par ses élytres sans réticulations et à suture droite, et par ses ailes se repliant en travers dans le repos. Aussi, après avoir été longtemps confondus avec les Coléoptères

par certains auteurs, d'autres ont voulu former un ordre particulier de ces insectes, mais à la fin, on est convenu de les ranger parmi les Orthoptères, comme ayant plus d'affinité avec cet ordre qu'avec tous les autres.

Les Forficulaires sont généralement de petite taille. Ils se nourrissent de fruits, cerises, raisins, etc., et mangent aussi les restes d'autres insectes. Ils sont fort agiles, et se plaisent particulièrement dans les lieux sombres et humides. Nous en avons souvent pris au vol, vers le soir, en Juillet et Août. La pince qui termine leur abdomen est bien une arme défensive, mais ne peut leur servir que contre certains insectes très faibles. Elle est loin surtout de pouvoir opérer les méfaits que le vulgaire s'est plu à lui attribuer pendant longtemps. Ces insectes, disait-on, s'introduisent dans les oreilles, et au moyen de leur pince se percent une issue jusque dans le crâne en causant la mort. Inutile d'ajouter que cette absurdité n'a pas même de vraisemblance.

Cette famille qui n'a pas moins d'une quinzaine de genres, n'est représentée dans notre faune que par le suivant.

Gen. LABIE. *Labia*, Leach.

Tête presque en cœur, un peu déprimée, vertex un peu convexe. Antennes de douze articles, noueuses. Prothorax carré, plan. Pattes de longueur moyenne. Tarses avec le premier et le 3e article allongés, le 2e petit, bilobé, plus ou moins dilaté.

Une seule espèce.

Labie petite. *Labia minuta*, Scudder.

Long. .20 pouce ; longueur de la pince du mâle .15. Thorax, élytres et partie exposée des ailes, brunâtres, avec de petits poils blanchâtres ; la tête avec les côtés de l'abdomen, brun-foncé ; le milieu de l'abdomen et la pince d'un rougeâtre brun. Antennes de 12 articles, pubescentes, aplaties, l'article basilaire grand, le 2e très petit, les 2 articles terminaux jaune pâle, le reste brunâtre. Pattes jaune-pâle. Mâle avec les branches de la pince grêles, un peu courbées en dehors et ne se fermant qu'à l'extrémité. Dans la ♀ les branches sont paral-

lèles, beaucoup plus courtes, et vont en diminuant de la base à l'extrémité.

Un ♂ et 3 ♀ examinés, pris au CapRouge et à Port-neuf.

Fam. II. BLATTAIRES. *Blattariae.*

Tête presque triangulaire, très inclinée, de manière que la bouche touche presque le présternum, et le plus souvent entièrement cachée sous le prothorax.

Antennes sétacées, plus ou moins longues, insérées dans un sinus interne des yeux, à articles nombreux, le premier beaucoup plus gros que les autres.

Yeux aplatis, oblongs, échancrés. Deux ocelles.

Bouche à labre étroit, transversal; mandibules larges, dures, comprimées latéralement, denticulées au côté interne; mâchoires avec un galète plate et presque ovale les égalant presque en longueur.

Palpes maxillaires de 5 articles, le dernier sécuriforme; les labiaux de 3 presque égaux.

Prothorax clypéiforme, semicirculaire ou suborbiculaire, s'avancant sur la tête et la couvrant ordinairement en entier.

Elytres horizontales, minces, coriaces, en recouvrement oblique à la suture, avec nervures plus ou moins nombreuses. Ailes amples, membraneuses, pliées longitudinalement dans le repos.

Abdomen large et aplati en dessus, terminé dans les ♂ par 2 filets cylindriques apparents.

Pattes plus ou moins longues; hanches grandes; jambes postérieures hérissées d'épines fortes et mobiles. Tarses de 5 articles.

Les Blattaires, qui sont répandus dans toutes les parties du monde, sont des insectes fort agiles à la course, et la plupart destructeurs et fort incommodes; les Kakerlacs et les Coquerelles de nos cuisines, particulièrement dans nos villes, nous en fournissent une preuve convaincante.

La plupart de ces insectes sont lucifuges, et ne se montrent au grand jour pour ainsi dire que par accident.

Une singulière particularité chez la plupart des Blattaires, c'est que les femelles, au lieu de pondre des œufs isolés, comme le font d'ordinaire les insectes, produisent des coques ou capsules renfermant un grand nombre d'œufs. Peu de temps après la fécondation, on voit sortir de l'extrémité de l'abdomen de la femelle une sorte de coque oblongue, de substance coriace, carénée sur l'un de ses côtés, rayée ou unie en dessus suivant les espèces. Cette coque, dont la carène est souvent dentée en scie, est susceptible de s'ouvrir en deux parties comme une coquille bivalve, et est partagée à son intérieur en cellules distinctes renfermant de 15 à 30 œufs.

Les petites larves au sortir de la coque sont blanches et de la même forme que leurs parents, sauf la taille et les ailes qu'elles n'acquièrent qu'après un certain nombre de mues successives. Il est cependant un grand nombre d'espèces dont les femelles demeurent toujours aptères, et dans plusieurs autres, les deux sexes même n'acquièrent jamais d'ailes.

Cette famille, qui compte une quinzaine de genres, n'est représentée que par les deux qui suivent dans notre faune, que nous devons encore à l'importation; de sorte que sans les Kakerloes et les Coquerelles qui se sont naturalisés ici dans nos demeures, nous n'aurions aucun Blattaire en ce pays, du moins en cette Province, car peut-être Ontario et la Nouvelle-Ecosse en possèdent-ils quelques espèces indigènes.

Femelles à ailes 0, ou rudimentaires..... 1. STYLOPYGA.

Femelles à ailes parfaitement développées..... 2. ECTOBIA.

1. Gen. KAKERLAC. *Stylopyga*, Fischer de W.

Kakerlac, Latreille; *Blatta*, auctorum.

Prothorax presque orbiculaire. Antennes glabres, au moins de la longueur du corps. Elytres avec une strie arquée. Plaque sous-anale des deux sexes à découvert;

filets sexuels des mâles très saillants hors de l'abdomen. Pattes allongées, déliées, cuisses épineuses en dessous. Tarses postérieurs ayant le premier article aussi long que les 4 autres.

Une seule espèce.

Kakerlac orientale. *Stylopyga orientalis*, Fisch. ; *Kakerlac orientalis*, Latr. ; *Blatta*, Linné.

Long. .90 à 1 pouce. D'un brun roussâtre ; le labre avec un joint près de la base de chaque antenne jaunâtre ; les pattes, les antennes et le dessous du corps, brun-roussâtre clair. Antennes longues, à articles nombreux, fort courts, noduleux, les deux premiers lisses, luisants, les autres poilus. Prothorax presque orbiculaire, un peu plus large que long, lisse, luisant, avec une impression de chaque côté, large, oblique. Elytres sensiblement plus courtes que l'abdomen ; la strie arquée qui part de l'épaule pour rejoindre le bord intérieur vers les deux tiers de la longueur de l'élytre renferme un espace chargé de stries formées par des points, en dehors de cet espace se sont des réticulations formées en travers des ramifications des nervures longitudinales. Ailes d'un jaune sale, un peu plus courtes que les élytres. Filets sexuels longs, articulés, poilus.

Femelle sans ailes, avec des élytres rudimentaires en ovale allongé, d'environ 2 lignes de long. On y distingue la strie arquée et la ligne élevée latérale. Couleur presque noirâtre. Antennes un peu plus courtes que dans le mâle.

Cette Kakerlac qui nous vient d'Orient est aujourd'hui répandue dans toute la zone tempérée, tant de l'Europe que de l'Amérique. D'après Harris, elle se trouverait sur les bords de la mer dans le Massachusetts, mais ici on ne la rencontre que dans les habitations. En France, on lui donne généralement le nom de *Caffard*, mais à Québec elle n'est guère connue autrement que sous le nom de *Barbeau de cuisine*. La Kakerlac aime particulièrement les endroits obscurs et chauds, comme les fours, les cheminées de cuisine etc. Dans le jour, elle reste cachée dans les fentes des murs et des planchers, mais elle sort la nuit et se répand partout pour dévorer les provisions de bouche, particulièrement le pain et la farine, dont elle se montre très friande. Le mâle, quoique pourvu d'ailes, en fait rarement usage ; mais les deux sexes, au moyen de leurs griffes,

peuvent grimper partout. Elle exhale une odeur désagréable, se rapprochant beaucoup de celle de la souris.

A part la malpropreté et les dégâts dans les provisions de bouche, elle est tout à fait incapable de nuire, ne pouvant ni piquer ni mordre.

On se sert de divers moyens pour lui faire la chasse l'un des plus efficaces est de lui préparer une avenue à quelque vase en faïence à parois verticales, dans lequel on jette quelques petits morceaux de pain. Une fois dans le vase, l'étamage des parois ne donnant pas assez de prise à ses griffes, elle se trouve incapable d'en sortir.

D'autres emploient encore le moyen suivant. Ils déposent un torchon humide au milieu de la cuisine le soir, et enlève la lumière. Après un certain temps, ils reparaissent tout à coup avec la lumière et trouvent les Kakerlacs en quantité, s'abreuvant au torchon. Bien qu'elles fuient alors de tout côté pour chercher leurs retraites, on a le temps d'en écraser un grand nombre, qui ne peuvent y parvenir assez tôt.

Enfin les poudres et pâtes insecticides peuvent être employées aussi avec beaucoup de succès.

2. Gen. BLATTE. *Ectobia*, Westwood.

Tête presque entièrement cachée sous le prothorax. Antennes longues, légèrement pubescentes. Prothorax un peu plus étroit en avant, à bord postérieur arrondi et sans rebord. Plaque sousanale cachée dans les femelles, apparente dans les mâles. Filets sexuels assez longs dans les ♂. Pattes de longueur moyenne; tarse à crochets munis d'une pelote au milieu, le 4e article très petit et bilobé.

Une seule espèce.

La Blatte Germanique. *Ectobia germanica*, Stephens ; *Blatta parallela*, Say ; *Bl. germanica*, L. ; *Kakerlac germanicanus*, Brullé. Vulgt. *Coquerelle* ; Angl. *Cockroach*.—Fig. 1.

Long. .45 pouce. D'un jaune livide ; tête brunâtre avec une bande testacée entre les yeux. Prothorax un peu plus étroit en avant, les côtés diaphanes, finement rebordés, avec 2 bandes longitudinales

brunes sur le disque. Elytres dépassant l'abdomen, un peu rétrécies à l'extrémisé, striées et reticulées, tant dans la partie circonscrite par la strie oblique qu'en dehors; de chaque côté, une ligne fine, élevée, brunâtre, part de la base et se prolonge en s'affaiblissant jusqu'à l'extrémité, bords diaphanes. Ailes de la longueur des élytres, testacées, striées longitudinalement. Dessous du corps noirâtre, sauf la poitrine qui est testacée. Pattes testacées, annelées de brunâtre à la jointure de la cuisse avec la jambe. Antennes brunâtres, de la longueur du corps au moins.

On assigne la Prusse comme la patrie de l'importune Coquerelle. On dit qu'elle fut transportée en Russie pendant la guerre de sept ans.

Aujourd'hui, grâce aux facilités de communication, elle est répandue dans tous les pays du monde. Elle est cependant beaucoup plus incommode dans les climats tempérés que dans la zone torride, par ce qu'elle se confine dans les premiers, uniquement

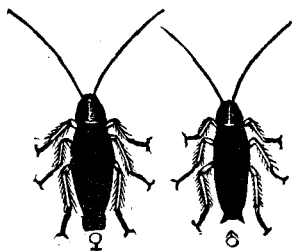


Fig. 1.

dans les habitations, tandis que dans les climats plus chauds elle habite également les habitations et les forêts. Les vaisseaux sur mer ont souvent aussi grandement à souffrir de sa présence.

La Coquerelle recherche de préférence les endroits les plus chauds des habitations; les fourneaux des cuisines lui offrent surtout une demeure de prédilection; nous en avons vu résister à une chaleur où il était impossible d'y tenir la main. Les pelotes ou ventouses dont sont armées les griffes de ses pattes, lui permettent de s'attacher aux corps mêmes les plus lisses, aussi on la voit se promener à l'aise sur les plafonds. Le mâle se sert rarement de ses ailes, et la femelle presque jamais; on ne voit même presque jamais le premier remuer ses élytres.

La Coquerelle mange à peu près tout ce qu'elle peut rencontrer; cependant elle paraît préférer le pain. Elle ne recherche pas la farine comme sa cousine la kakerlac, et se soucie peu de la viande, lorsqu'elle peut trouver

Fig. 1.—La Blatte germanique, *Ectobia germanica*; ♀ laisse voir la coque d'œufs qu'elle porte à l'extrémité de son abdomen.

d'autre nourriture. Ses habitudes vagabondes la rendent encore plus importune que la kakerlac dans nos cuisines; marchant sur les plafonds, la vapeur qui s'échappe des chaudrons lorsqu'on les découvre, la fait souvent tomber sur les aliments qu'on cuit. Il faut une attention constante de la part des cuisinières pour soustraire les aliments à sa rencontre et restreindre sa multiplication. On emploie pour la combattre les mêmes moyens que pour la kakerlac.

Nous ne mentionnons que ces deux Blattaires, toutes deux domestiques, pour la Province de Québec; il pourrait se faire que la kakerlac Américaine, *Periplaneta Americana*, Burmeister, que nous avons trouvée si abondante dans l'Illinois, se rencontrerait aussi dans Ontario, c'est ce dont nous n'avons pu nous assurer d'une manière certaine.

Fam. III. PHASMIDES. *Phasmidæ*.

Tête souvent bombée postérieurement, plus petite dans les ♂.

Antennes souvent aussi longues que le corps, le plus souvent filiformes et velues.

Yeux petits, arrondis; ocelles 0 ou au nombre de 3.

Bouche à labre transversal, échancré en avant; mandibules grosses; mâchoires peu développées, avec une galète fort courte; lèvre avec une galète s'étendant jusqu'au labre.

Palpes épais, aplatis, les maxillaires de 5 articles, les labiaux de 3.

Thorax variable. Mésothorax ayant souvent 3 ou 4 fois la longueur du prothorax.

Elytres courtes dans les ♂, ne recouvrant que la base des ailes, celles-ci manquant souvent dans les ♀.

Abdomen de 8 segments, le plus souvent très allongé et cylindrique.

Pattes le plus souvent longues, les antérieures éloignées des deux autres paires. Tarses de 5 articles, les 4 premiers appendiculés en dessous.

Cette famille renferme les plus grands insectes connus; c'est elle aussi qui comprend ces formes bizarres qui leur ont fait donner les noms de *fantômes*, *feuilles animées*, *diabtes*, *spectres*, *feuilles ambulantes*, etc. Ce sont tous des insectes assez lourds, se nourrissant de végétaux, et qu'on trouve d'ordinaire sur le sommet des arbrisseaux solitaires et se remuant peu. On dit qu'à l'état de larves, s'il arrive qu'un accident leur enlève une patte, cette patte reparait aussitôt à la mue suivante, mais un peu plus petite, comme la chose a lieu pour les Crustacés.

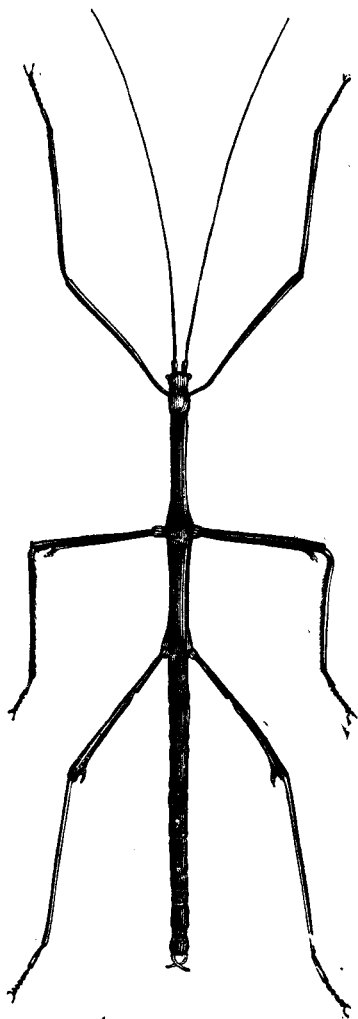


Fig. 2.

Tête moyenne. Antennes longues, sétacées, multarticulées. Thorax long; mésothorax ayant au moins 3 fois la longueur du prothorax. Abdomen plus court que le

Cette famille n'est représentée dans notre faune que par une seule espèce que nous n'avons jamais rencontrée dans le voisinage de Québec, mais qu'on a pu prendre plusieurs fois sur la montagne de Montréal.

Gen. DIAPHOMÈRE.

Diaphomera, Gray.

Tête moyenne. Antennes longues, sétacées, mul-

thorax. Pattes longues, les 4 dernières cuisses armées d'un chochet unique, spiniforme, recourbé, les intermédiaires renflées dans les ♂. Ailes 0.

Une seule espère.

D'aphomère à cuisses renflées. *Diaphomera femorata*, Scudder, *D. Sayi*, Gray; *Spectrum femoratum*, Say; *Bacteria Sayi*, Burm.—Vulgt. *Spectre*.

Long. 3 pouces. D'un vert brunâtre, lisse et luisant. Deux petites lignes blanchâtres sur la tête, au-dessus des yeux. Pattes intermédiaires plus courtes que les autres. Cuisses annelées de brun et de jaunâtre, avec des lignes longitudinales élevées, les 4 dernières avec une épine recourbée près de leur extrémité. Antennes aussi longues que le corps et de même couleur. Femelle à corps plus robuste, à cuisses intermédiaires non renflées.

Le Rév. M. Rousseau, du Collège de Montréal, nous dit en avoir pris plusieurs fois sur des feuilles de frêne, dans le voisinage de cette ville. Nous ne sachons pas qu'on l'ait jamais rencontré ailleurs en cette province.

(A continuer.)

CAPTURE D'UN CASTOR AU CAPROUGE.

Que la plupart de nos centres d'habitation aujourd'hui aient fourni, dans un passé encore assez peu éloigné, des lieux de retraite au Castor, ce roi de nos rongeurs, nul doute à cet égard. On peut même voir encore en certains endroits, comme à St. Nicolas, des traces de leur passage, des restes de leurs travaux et constructions. Mais qu'on puisse rencontrer encore aujourd'hui de ces nobles et ingénieux animaux cohabitants pour ainsi dire avec nous, dans des endroits défrichés, livrés à la culture, voilà ce qui paraît tout à fait surprenant, et ce que nous aurions nié carrément, s'il ne nous eut été donné de pouvoir le constater par nous-même.

Notre voisin d'habitation, ici, au CapRouge, à huit milles de Québec, sur le St. Laurent, Mr. Jean Papillon, est un habile chasseur, particulièrement en fait de renards, lynx, visons, etc. Il nous dit un jour, en Octobre dernier, qu'ayant reconnu une piste de Castor sur les bords de notre petite rivière, dans l'étang du moulin à farine, il avait tendu un piège et lui avait coupé une patte.

—Un Castor ici ? parmi tout le monde ? Mais la chose chose est impossible.

—J'en suis pourtant certain. Je connais ce que c'est qu'un Castor, et j'en ai emporté une patte chez moi.

Notre chasseur continua ses poursuites, et le 28 Décembre dernier, il trouva dans son piège le pauvre animal, n'étant pas encore tout-à-fait guéri de sa première mutilation. C'était un jeune, du poids de 23 livres, et portant une magnifique fourrure. L'animal était mort lorsqu'il fut trouvé, le piège n'ayant pas été visité depuis plusieurs jours. Il était seul autant qu'on a pu s'en assurer ; du moins aucune autre trace n'a été trouvée dans le voisinage.

La retenue du moulin forme un magnifique étang au milieu de champs cultivés, mais assez éloigné des habitations et tout près d'un bois de quelque étendue. Près de la chaussée, les bords de l'étang sont tout couverts de massette de la plus belle venue, et presque au même endroit, les deux rives de la rivière se bordent de saules en abondance.

La question reste à savoir maintenant d'où pouvait venir ce Castor écarté ? Nous ne voyons que trois solutions possibles à cette question.

1° Il arrive presque chaque année que des bourgeois de Québec se procurent du Saguenay ou autres lieux de jeunes Castors qu'ils gardent dans leurs cours, L'un de ces jeunes animaux aurait pu s'échapper, et d'une touffe de bois à l'autre, en voyageant la nuit, aurait pu parvenir jusqu'à l'étang du CapRouge, où il aurait rencontré tout le confortable que ces animaux recherchent d'ordinaire. C'est, suivant nous, l'opinion la plus probable.

2^o Notre chasseur, lui, pense que ce Castor a pu venir du St. Maurice ou de l'Ottawa, sur des trains de bois qu'on amène de ces rivières aux estacades du CapRouge. Plusieurs fois on a pu prendre ainsi sur des cages des visons qui s'y étaient réfugiés, plongeant entre les pièces de bois le jour à l'approche des hommes, et recueillant la nuit les déchets de la table des travailleurs. Mais nous ne pensons pas qu'il en puisse être ainsi pour le Castor qui, en outre qu'il est beaucoup plus apparent que le vison, a un tout autre régime de vie, sa nourriture consistant uniquement en écorces et jeunes branches d'arbres, et non en chair d'animaux comme le vison.

3^o Enfin, on veut que l'animal soit venu des forêts de l'intérieur en suivant le cours de la petite rivière. La chose ne paraît pas impossible, cependant la rivière du CapRouge prend sa source aux pieds de montagnes assez rapprochées du fleuve et tout entourées de défrichements ; son volume d'eau, surtout en été, est fort peu considérable, et sa course se poursuit presque partout au milieu de champs cultivés. Il est certain qu'il faudrait aller bien au delà des sources de notre rivière pour trouver des habitations de Castors. Il pourrait se faire toutefois que l'un de ces animaux égarés aurait rencontré ce cours d'eau et l'aurait suivi jusqu'à l'étang du moulin où on l'a pris. Nous laissons le sujet à discuter aux personnes parfaitement au fait des mœurs de ces animaux et de la topographie de ces environs. Mais quelque puissent être les opinions, nous pouvons toutefois conclure de la rencontre de ce Castor, que l'étang de notre moulin pourrait être un lieu fort convenable pour établir une colonie de ces intéressants animaux, et nous voulons profiter de la première occasion qui nous sera offerte pour en tenter l'expérience.

LES SERPENTS AVALENT-ILS LEURS PETITS ?

On nous écrit d'Ottawa, en date du 16 Janvier courant.

MONSIEUR,—En parcourant le *Naturaliste Canadien*, je vois qu'à la page 32 du VIe Vol., dernière ligne, vous dites :

“ Que les serpents, ou du moins les ovovivipares, reçoivent leurs petits dans leur bouche pour les remettre en liberté lorsque le danger est passé ? c'est un fait raconté par trop de personnes dignes de foi pour qu'on puisse le nier.”

Maintenant, à la page 357, même volume, sixième ligne, je vois un doute exprimé par cette phrase-ci :

“ Notre régent, dont les connaissances en histoire naturelle ne dépassaient guère celles des écoliers qui l'entouraient, avait probablement entendu dire la chose ” (c'est-à-dire : que les serpents avalent leurs petits dans le moment du danger) “ et la prenait pour un fait certain.”

Comme j'ai été témoin du fait moi-même, que je ne puis par conséquent en douter, je viens vous offrir mon bien humble mais très-vérédique témoignage. Ce témoignage n'est pas tant s'en faut celui d'un naturaliste consommé, mais bien celui d'un enfant de 7 à 8 ans.

J'avais donc à peu près cet âge, lorsqu'un jour en allant à la pêche avec des petits frères et des petits cousins, nous rencontrons une couleuvre sur notre passage dans un champ. Effrayé à notre aspect et redoutant le danger plutôt pour ses petits, je pense, que pour lui-même, le reptile fit entendre un sifflement comme signal d'alarme. A ce cri de détresse, nous voyons 5 ou 6 petits accourir de tous côtés et se précipiter les uns après les autres dans la bouche de leur mère pour se mettre à l'abri du danger. Nous étions tout surpris, petits spectateurs que nous étions, d'un fait aussi étrange. Revenus de notre étonnement, nous nous

précipitons sur le reptile pour l'exterminer avec sa race. Deux ou trois coups de talon suffirent pour tuer mère et petits.

Je regrette qu'il ne vous soit jamais arrivé de constater par vous-même le fait que je viens de vous citer, car affirmé par un homme qui s'occupe d'une manière toute spécial des mystères de la nature, il eut acquis un degré de certitude difficile à être révoqué en doute.

Dernièrement, il m'est est arrivé de raconter ce fait à un ami. Cet ami m'a affirmé avoir observé la même chose.

Maintenant, je suis d'opinion avec vous que les petits une fois dans le sein de la mère ne suivent pas le canal intestinal pour opérer leur sortie.

Pardonnez-moi si je vous ai pendant quelques instants détourné de vos nombreux travaux pour attirer votre attention sur le fait ci-dessus mentionné.

Votre, etc. ***

Nous remercions bien cordialement notre correspondant d'avoir bien voulu nous communiquer ses propres observations. Notre publication doublerait de suite l'intérêt qu'elle peut inspirer si de nombreux observateurs imitaient la conduite de notre correspondant d'Ottawa en nous communiquant le résultat de leurs recherches.

FREQUENCE ET DISPARITION DES INSECTES.

Il n'est personne qui n'ait pu remarquer la présence spontanée, et en abondance, de certains insectes, dans une localité où l'on n'en avait pas vu depuis longtemps.

Pour tous ceux tant soit peu livrés à l'étude de l'entomologie, le fait n'a rien de surprenant; car les insectes sont tous extrêmement prolifiques, chaque femelle pondant un nombre considérable d'œufs, si bien que si la multiplication de ces petits rongeurs n'était pas restreinte par une série multiple d'accidents et de rencontres, ils finiraient

bientôt par dominer sur le globe, hommes et bêtes devenant impuissants à combattre leurs légions sans nombre. " Une seule famille de papillons, a dit un entomologiste célèbre, abandonnée à sa puissance de reproduction pendant trois ans seulement, suffirait pour faire disparaître toute trace de végétation de tout un pays ! " Mais que serait-ce donc si, à ces papillons, on joignait les sauterelles, les chrysomèles, les cantharides, etc., qui également rongent les végétaux ? les pucerons, les capsés et autres hémiptères qui en pompent les sucs et les font également périr ? les urocères, les saperdes, les leptures, etc., qui criblent et rongent les troncs des arbres mêmes les plus vigoureux ?... Certainement qu'il suffirait alors d'une couple de saisons pour faire disparaître toute végétation de la face entière du globe. La végétation disparaissant, la vie animale se trouve de suite sans aliments, et doit aussi disparaître.

Mais la Sagesse infinie qui règle bien toute chose, a rendu les insectes sujets à une foule d'accidents, pour restreindre leur trop grande multiplication. En outre qu'ils rencontrent des ennemis sans nombre dans leur propre classe, une foule d'autres animaux, comme moucherolles, engoulevents, hirondelles, etc., en font aussi leur pâture, et les accidents atmosphériques agissent tellement sur eux, que souvent une sécheresse prolongée, une gelée intempestive ou autre accident, suffit pour en priver un pays pendant plusieurs années. De là cette abondance subite ou cette absence presque complète de certains insectes en diverses localités. La saison a-t-elle été favorable, par exemple aux sauterelles, pour l'éclosion de leurs œufs ? vous les verrez par myriades, s'abattre sur les moissons dans la suivante. Au contraire, des pluies prolongées suivies de gelées intempestives ont-elles fait périr ces mêmes œufs ? vous reconnaîtrez à peine la présence de ces insectes l'année d'après ; de rares individus échappés au cataclysme, se montrant seulement çà et là pour propager l'espèce. Et ainsi pour une foule d'autres.

Mais parmi ces disparitions et réapparitions des insectes, il en est quelques unes qui paraissent véritablement étonnantes, et que la science même explique assez difficilement.

Ce sont celles qui, comme à l'égard de la *Cicada septemdecim* des Etats-Unis, sont assujéties à des retours périodiques. On sait que cette cigale ne se montre abondante au même endroit que tous les 17 ans. Depuis plus d'un siècle on a signalé sa présence dans les différents Etats par cycles de 17 ans, avec une telle régularité, qu'on peut aujourd'hui assigner avec certitude les endroits où elle se montrera en telle ou telle année. On prétend que les larves de cet insecte qui vivent dans le sol mettent 17 ans à passer de l'œuf à l'état ailé, de même que notre hanneton (*Lachnosterna*) la saperde à 2 bandes (*Saperda bivittata*) etc., mettent 3 ans.

Mais laissons de côté ces insectes à existence exceptionnellement longue, et considérons ceux dont l'évolution se borne à l'année ou à quelques mois seulement. Il n'y a pas de doute que si l'on enrégistrait attentivement les époques de leur abondance en rapport avec les conditions météorologiques et atmosphériques des saisons, on ne parvint à prédire avec de grandes probabilités leur retour en certains endroits déterminés.

Nous donnons ci-dessous la liste des insectes qui se sont montrés, durant la dernière saison, particulièrement abondants ici, au CapRouge; cette liste ne manquera pas d'intérêt pour les entomologistes.

Chrysomela elegans, Oliv. dont nous ne prenions auparavant que quelques rares individus chaque année, était en telle quantité ici qu'on la prenait par poignées sur le bident. Nous en avons pris souvent aussi sur les dahlias, mais sa plante de prédilection est certainement le *Bidens cernua*. L; il n'était pas rare d'en rencontrer des pieds auxquels l'insecte avait enlevé jusqu'à la dernière feuille.

Un autre insecte exceptionnellement commun aussi fut l'*Entilia sinuata*, Fabr.; c'est particulièrement sur les dahlias que nous le trouvions en plus grande abondance. *Eysarchoris carnifex* et *Epicauta cinerea* sur les légumineuses, *Pentatoma juniperi* sur le laitron, furent aussi plus abondants que d'ordinaire. Citons encore, sinon comme abondants du moins comme plus communs que d'ordinaire; *Leptura Canadensis*, *Lema trilineata* sur la pomme de terre; *Ephialtes tuberculatus*, *Rhyssa albomaculata*, *Urocercus abdominalis*, *Perillus marginatus*, etc.

Nous avons fait une telle chasse aux *Nematus ventricosus* au printemps, que nos groseilliers et gadelliers eurent pour ainsi dire leur feuillage intacte jusqu'à l'apparition de la seconde génération, vers la mi-Juillet.

Des renseignements de ce genre venant d'autres parties de la Province, ne manqueraient certainement pas d'intérêt, surtout pour les entomologistes.